

Zeitschrift:	Schweizer Hebamme : officielle Zeitschrift des Schweizerischen Hebammenverbandes = Sage-femme suisse : journal officiel de l'Association suisse des sages-femmes = Levatrice svizzera : giornale ufficiale dell'Associazione svizzera delle levatrici
Herausgeber:	Schweizerischer Hebammenverband
Band:	98 (2000)
Heft:	12
Artikel:	Dõna Berta : sage-femme empirique nicaraguayenne
Autor:	Luisier, Vivianne
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-950797

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Doña Berta, sage-femme empirique nicaraguayenne

Au Nicaragua du 21^e siècle, un grand nombre d'enfants sont encore reçus par des accoucheuses empiriques: les «parteras». Qui sont ces femmes? Comment apprennent-elles? Comment travaillent-elles? Entretien avec doña Berta, 58 ans, sage-femme empirique dans le département de Matagalpa.

Viviane Luisier

DOÑA Berta est une femme de 58 ans, née dans le village de Ocalca, au nord du pays. Adulte, elle vivra à San José de Bocay puis à San Antonio del Coyolar, où sévira la guerre (1961-1979) puis la contre-révolution (1981-1990).

Une femme de la communauté

Elle est née au sein d'une famille paysanne de seulement 4 frères et sœurs. Ni sa mère ni sa grand-mère n'étaient accoucheuses. C'est avec sa propre sage-femme, doña Bernabel, qu'elle apprendra son office.

Elle ne sait ni lire ni écrire, car lorsqu'elle était enfant, les filles de la campagne n'allait pas à l'école. Avec la Révolution populaire sandiniste, en 1979,

elle aurait eu l'occasion de participer à la Campagne d'alphabétisation, mais avec son travail de sage-femme et de paysanne, et ses 14 enfants (dont six moururent en bas âge), cela fut impossible. Elle n'a jamais utilisé de contraception, car on ne parlait pas de cela à son époque. Elle ne s'est pas fait stériliser non plus. Elle a eu «tous les enfants qu'elle devait avoir, jusqu'à ce que ça se termine».

Au début de la guerre, doña Berta n'avait pas d'opinion politique, comme beaucoup de femmes de la campagne, submergées par les travaux ménagers. Mais bientôt, l'une de ses filles engagée dans le processus révolutionnaire commença à lui parler: «Les pauvres vont recevoir de la terre». Doña Berta entra donc dans une coopérative et commença à lutter pour la terre. Aujourd'hui, elle a

son lopin individuel, avec un titre de propriété, même si la coopérative à proprement parler n'existe plus.

A l'école de la pratique

Donc doña Bernabel, accoucheuse de doña Berta, commença à appeler celle qui, de patiente, devint son amie puis son élève, chaque fois qu'elle allait accompagner un accouchement. Le mari de doña Berta, exceptionnellement compréhensif, ne s'est jamais opposé à ces sorties.

Doña Berta accompagna doña Bernabel durant quelque 6 mois, après quoi elle commença à travailler seule. Au début, on ne l'appelait pas souvent: 3 ou 4 fois par année. Mais par la suite, quand elle eut atteint l'âge de 45 ans, on commença à la rechercher beaucoup plus fréquemment, c'est-à-dire en moyenne une fois par semaine.

En 1993, une délégation du village de La Dalia vint lui demander si elle voulait bien s'intégrer à l'équipe de la Casa Materna qui allait s'ouvrir dans ce village (la Casa Materna devant surtout servir d'auberge pour les femmes qui présentent de hauts risques obstétricaux). Elle accepta, et à partir de ce moment-là, elle commença à recevoir des cours de formation de la part de l'ONG qui installait cette Casa Materna, de la part du centre de santé du village, et aussi de la part de la Casa Materna régionale. Doña Berta est encore aujourd'hui une élève assidue qui ne manque jamais un cours de formation.

En 1998, elle a reçu une mallette de la part de l'Unicef, en récompense de sa participation à une enquête sur les sages-femmes de la région. En 1999, elle en a reçu une autre, et comme doña Berta vit un peu à la Casa Materna de La Dalia, un peu à San Antonio del Coyolar, et aussi dans le village de El Tuma, où elle a acheté un petit terrain près de la route, elle dispose de matériel dans chacun de ces endroits. Elle est donc prête à répondre à toute demande intempestive.

Elle note (ou plutôt fait noter) ses accouchements dans un cahier qu'elle présente régulièrement au Ministère de la santé du village.



Doña Berta, dans sa maison de El Tuma, en compagnie d'une de ses filles et d'une de ses petites-filles.

Photos: V. Luisier

Les activités de doña Berta sont actuellement de deux types: elle travaille au domicile des femmes qui l'appellent, et à la Casa Materna de La Dalia.

Massages et plantes médicinales

On recherche tout d'abord doña Berta pour ses massages («sobadas»). En effet, les femmes enceintes ont l'habitude d'aller visiter la sage-femme de leur communauté dès le deuxième trimestre de grossesse pour se faire masser le ventre, entre autres pour «placer le bébé comme il faut», c'est-à-dire pour le mettre en position céphalique, mais aussi pour éliminer les douleurs lombaires et symphysaires, pour se relaxer, pour récupérer des forces. Les sages-femmes sont très prisées pour cette pratique à laquelle ont recours même les femmes de la ville, même les femmes instruites (voir photo en page de couverture).

Comme toutes les sages-femmes empiriques, doña Berta est aussi une grande connaisseuse de plantes médicinales, et elle propose des tisanes pour tous les maux qui assaillent la femme enceinte pendant sa grossesse. Dans un milieu socio-économique pauvre, cette ressource est évidemment très utilisée. On n'a recours au médicament que s'il s'obtient gratuitement ou que s'il est vraiment indispensable.

Les sages-femmes empiriques au Nicaragua

Dès les années 80, le gouvernement révolutionnaire sandiniste, en coordination avec l'OMS et l'OPA (Organisation Panaméricaine de la Santé), a mis sur pied un programme de santé communautaire où la sage-femme était l'objet d'un plan de formation massif, avec distribution de matériel, intégration au système de santé, suivi effectué sur place par les auxiliaires d'infirmierie. Même si aujourd'hui le Ministère de la Santé a vu son budget et ses activités se réduire comme une peau de chagrin, fruit de la politique néolibérale de son président, la sage-femme reste l'une des cibles préférées des programmes du Ministère et aussi des ONG intéressées par la santé des femmes et des enfants.

Pourtant, il est préoccupant de voir que, malgré tous les efforts dirigés vers les sages-femmes et leur formation, la mortalité maternelle reste élevée (200 pour 100 000 naissances) au niveau national, et elle prend des allures inquiétantes dans certaines parties du pays (par exemple plus de 1000/100 000 dans la région Atlantique).

Aussi, les dernières orientations du Ministère de la Santé vont de manière univo-

On appelle aussi doña Berta au moment de l'accouchement. En général, elle connaît les femmes à l'avance, et elle les envoie toutes au centre de santé pour des contrôles prénatals.

La sage-femme à l'œuvre

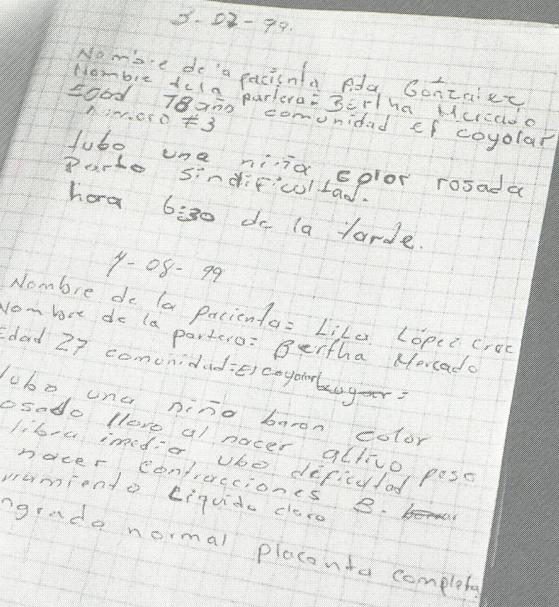
Quand elle arrive chez une femme qui va accoucher, elle lui pose quelques questions relatives à sa grossesse. Si elle a des gants, elle fait un toucher vaginal pour s'assurer que la femme est en travail. Ensuite, elle attend que la femme indique son désir de pousser. Elle n'effectue plus aucun toucher au cours du travail. Elle n'utilise pas de Pinard au domicile des femmes, car elle n'en a pas. Il n'y a donc aucun contrôle du fœtus qui soit effectué. Si elle détecte un problème au moment de l'accouchement (liquide méconial, malaise de la femme, insuffisance des contractions utérines, etc.), elle l'envoie au centre de santé, ce qui est toujours compliqué, vu l'isolement des fermes, le manque de routes et l'absence de transport.

Elle raconte que la grande majorité des femmes se mettent à genoux pour accoucher (seule différence de scénario entre le domicile et la Casa Materna où elle invite les femmes à se coucher sur un lit, ce qui est plus commode pour elle).

Lorsque l'enfant naît, elle le séche, nettoie l'intérieur de sa bouche avec une

que dans le sens de l'hôpital, c'est-à-dire que l'on demande aux sages-femmes qui participent aux réunions de formation d'envoyer les femmes enceintes vers les centres de santé non seulement pour leurs contrôles prénatals, mais encore pour leur accouchement, les sages-femmes n'étant censées prendre en charge désormais que les cas où le transfert n'est plus possible. Nombreuses sont celles qui acceptent cette nécessité, car elles comprennent que la meilleure professionnelle ne peut rien faire lorsqu'elle se retrouve sans moyens.

Malgré tout, les femmes mettront encore beaucoup d'années pour aller à l'hôpital plutôt que vers leur sage-femme, pour deux raisons principales: la carence de voies de communication, et la prise en charge défective et même brutale par le système officiel de santé. C'est ce que la population féminine apprécie particulièrement chez la sage-femme empirique: ses façons de faire et de dire, si respectueuses, si patientes, si semblables aux leurs.



Le cahier d'école où Doña Berta fait noter ses accouchements.

pièce de tissu propre, lui coupe le cordon ombilical avec des ciseaux et le désinfecte. Elle regarde chaque partie du corps de l'enfant pour y détecter d'éventuelles malformations. Elle attend que le placenta se décolle avant de couper le cordon ombilical. Elle invite ensuite la femme à mettre le bébé au sein.

Elle visite la femme et son enfant trois jours après l'accouchement, «car souvent, c'est loin d'aller jusque chez elle!». Elle n'y retourne que si c'est nécessaire. Avant de quitter la femme, elle parle avec elle de planification des naissances.

Doña Berta n'eut jamais à accompagner un accouchement podalique ni gémellaire. Aucune mère n'est décédée entre ses mains. Pour les nouveau-nés, ce fut bien sûr différent. Comme c'est souvent le cas des sages-femmes empiriques, doña Berta dit n'avoir jamais vu une déchirure périnéale...

Doña Berta présente les caractéristiques d'une sage-femme empirique formée, et elle a évacué depuis plusieurs années la plupart des pratiques traditionnelles néfastes à la mère et l'enfant (étendre de la résine sur l'ombilic pour qu'il sèche plus vite, mettre la mère à la diète, etc.).

Sa vie est difficile, et malgré ses problèmes de santé, elle doit marcher beaucoup pour aller visiter ses patientes, sous la pluie et le soleil, à toute heure du jour et de la nuit. Elle ne s'enrichit pas pour autant! Elle jouit de la considération et du respect de la population de la région, mais cela ne se traduit pas en bénéfices matériels, malheureusement pour elle, et pour toutes les sages-femmes qui partagent sa condition.